Nous en avons la confiance, dans ces temps si difficiles. Pour Nous, en témoignage de Notre grande affection et comme gage de toutes les faveurs célestes, Nous vous donnons encore une fois à vous, Vénérable Frère, et à ceux qui vous sont soumis, Notre Bénédiction Apostolique, et Nous l'accordons avec effusion et d'une manière toute spéciale à tous et à chacun de Nos fils bien-aimés qui Nous ont écrit.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 21 août de l'année 1872, de Notre Pontificat la vingt-septième.

PIE IX, PAPE.

LETTRE DU R. P. LEDUC AU R. P. AUBERT, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Évêché de Saint-Albert, le 29 juin 1872.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Je serais trop ingrat si je ne vous remerciais pas sincèrement de votre bonne lettre de l'année dernière. Dans nos missions lointaines et isolées, on est si heureux de recevoir quelques mots d'encouragement de la part de

---

suros esse, tam necessario tempore, confidimus, interim in pignus præcipui amoris Nostri, et in auspicium omnis divinæ benignitatis, Apostolicam Benedictionem tibi, Venerabilis Frater, omnibusque quibus præes confirmamus, ac eam etiam peculiariter universis ac singulis prædictis dilectis filiis qui suas ad Nos litteras dederunt, peramanter in Domino impertimus.

Datum Romæ, apud S. Petrum, die 21 augusti, anno 1872, Pontificatus Nostri anno vicesimo septimo.

PIUS PP. IX.

ses supérieurs ; cela console de bien des peines et fortifie contre les épreuves futures. Puissent les quelques lignes que je viens vous adresser sur nos missions de la Siskatchewan, vous être un gage de ma gratitude et de ma respectueuse affection.

Parlons d'abord de Saint-Albert, mission qui vient d'être récemment érigée en siége épiscopal. Une cinquantaine de maisons disséminées çà et là, autour du coteau sur lequel s'élève la résidence de Monseigneur, forment ce qu'on appelle la colonie de Saint-Albert. Les habitants, dont la majeure partie sont des métis français, sont généralement bons chrétiens ; il en est bien peu, un ou deux peut-être, qui négligent de remplir leurs devoirs religieux. La civilisation s'introduit peu à peu parmi eux ; un certain nombre ont renoncé à la vie nomade pour vivre du produit de leurs terres ; néanmoins ce n'est qu'avec mille difficultés que nous pouvons faire comprendre à nos métis combien il serait plus avantageux pour eux de renoncer tout à fait à courir les déserts, comme le font les sauvages, pour se fixer près des missions que nous sommes venus établir au milieu d'eux. Leurs enfants pourraient bien plus facilement être instruits de notre sainte religion, tandis que par la vie nomade qu'ils mènent, ils croupissent pendant de longues années dans une honteuse ignorance. Un certain nombre pourtant commencent à ouvrir les yeux, et voilà pourquoi chaque année la population fixe de Saint-Albert va toujours en augmentant. Il y a cinq ans, lorsque j'arrivai ici pour la première fois, la population était trois fois moins considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui, et pourtant la petite vérole a terriblement éclairci les rangs, lors de son apparition dans la colonie. Autour de nous, dans les immenses déserts qui nous environnent, vivent dans la misère et les privations de toutes sortes des milliers de

pauvres sauvages appartenant principalement à la tribu des Cris et à celle des Pieds-Noirs.

Nous avons maintenant à Saint-Albert une jolie cathédrale en bois. Quoique inachevée, elle fait déjà l'admiration des sauvages, qui viennent quelquefois de plusieurs journées de marche pour la visiter. Toute modeste qu'elle est, cette cathédrale est un chef-d'œuvre pour ces pauvres Indiens, qui n'ont jamais vu rien de semblable. L'établissement des Sœurs de charité que nous avons l'avantage de posséder, va toujours en prospérant ; l'école que ces bonnes et si zélées filles dirigent, progresse de jour en jour ; notre orphelinat, aujourd'hui plus nombreux que jamais, nous attire la sympathie de tous les blancs qui habitent ou qui viennent visiter ce pays ; il nous attire même la sympathie des protestants, malheureusement trop nombreux, qui nous environnent. Pauvres orphelins ! de quelle affreuse misère ils ont été retirés pour la plupart ! A quels dangers ils ont été arrachés ! La plupart de ces enfants auraient été élevés soit dans l'infidélité, soit dans le crime : aujourd'hui ils grandissent à l'ombre du sanctuaire et sous la surveillance de bonnes religieuses. Malgré notre pauvreté et la pénurie de nos ressources, grâce à Dieu, ces chers enfants ne manquent point du nécessaire ; ils sont nourris sinon délicatement, du moins avec abondance ; ils sont confortablement vêtus et bien logés. Deux de ces enfants, deux petits garçons, ont été arrachés à une mort affreuse à laquelle ils étaient condamnés. L'un, appartenant à la nation des Pieds-Noirs, avait été abandonné au milieu de la prairie, sur le cadavre de sa mère, emportée par la petite vérole, quand il a été recueilli par une âme compatissante et donné à la mission. L'autre, âgé alors d'environ cinq ans, me racontait il y a quelques semaines, à peu près en ces termes, l'histoire de ses malheurs :

« Il y a de cela environ deux ans, me disait-il, j'étais campé bien loin avec mes parents dans la prairie. Notre camp se composait de cinq ou six loges. Tout à coup la picotte (la petite vérole) se déclara parmi nous, et bientôt tout le monde fut pris de la maladie... Excepté mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs, tout le monde qui était là mourut; après cela ma mère fut malade aussi et mourut; mes frères et mes sœurs furent malades et moururent. Je restai tout seul avec papa. Papa devint alors malade, lui aussi, et moi j'avais bien de la peine. Enfin mon père étant bien malade m'appela près de lui et me parla ainsi : — Mon enfant, moi aussi je vais mourir; tu vas rester tout seul, tu vas faire bien pitié. Mais courage, mon fils, prie bien le Grand-Esprit. Il ne t'abandonnera point. Quand je serai mort, tâche de te rendre à l'Eglise (à la mission) et tu seras bien là-bas. — Quand papa m'eut dit cela, il mourut lui aussi ; j'étais tout seul et j'avais bien peur. Pendant plusieurs jours je restai encore, me nourrissant avec du poisson sec et des patates crues; mais à la fin les morts sentaient trop mauvais, je fermai la porte de la loge, je mis des branches contre la porte pour empêcher les chiens et les loups d'aller manger papa, je pris quelques poissons secs avec moi et je partis... Je pris aussi un cheval, et pour monter dessus je me servis d'un tronc d'arbre pour me hausser un peu; mais j'avais grand'peur, car les chiens me suivaient toujours et je craignais d'être dévoré. Je marchai ainsi plusieurs jours ; le soir, j'attachais mon cheval et je me couchais par terre; bientôt les chiens eurent trouvé mes poissons et je n'eus plus rien pour manger. Je perdis aussi mon cheval et je fus obligé de marcher à pied bien des jours et bien des nuits. J'avais bien froid et bien soif, parce que tout était déjà gelé, et je n'avais rien pour faire du feu ni pour faire de l'eau. J'ai été ainsi je ne sais pas combien de jours et

combien de nuits; à la fin j'ai été trouvé par deux sauvages qui m'ont conduit à leur camp, et bientôt après le Père qui était à la prairie (le R. P. FOURMOND) me prit avec lui. »

Pauvre enfant ! j'avais le cœur gros d'émotion lorsqu'il me racontait si naïvement ses malheurs...

Quel bien immense s'est fait dans ces missions depuis quarante ans seulement ! Vous le savez mieux que moi, mon révérend Père, à cette époque le bon Dieu était bien inconnu dans ce pays. Depuis ce temps, l'Evangile a été prêché dans tout le nord-ouest avec zèle et succès. Le Seigneur a grandement béni notre Congrégation dans cette partie de l'Amérique du Nord, tout récemment érigée en province ecclésiastique par Sa Sainteté Pie IX. Le bon Dieu, en confiant le gouvernement de cette nouvelle province à un Archevêque oblat, avec trois Evêques oblats pour suffragants, nous donne une preuve bien sensible de la bénédiction qu'il a répandue sur le grain de senevé jeté dans le champ de l'Eglise par notre vénéré Fondateur. Honneur et mille actions de grâces aux pieux associés de la Propagation de la Foi ; si le bien s'est fait si rapidement dans ces contrées sauvages, c'est à leurs prières et à leurs aumônes que nous le devons. Hélas ! l'affreuse guerre qui a couvert de sang et de ruines notre malheureuse patrie, doit nécessairement avoir un terrible contre-coup pour nos bien-aimées missions. Nos bienfaiteurs sont ruinés ou appauvris, nous nous jetons avec confiance dans les bras de la divine Providence, le bon Dieu viendra à notre secours d'une façon ou d'une autre. Les ministres de l'erreur connaissant trop bien l'embarras où nous nous trouvons, essayent de nous nuire autant que possible dans l'esprit des métis ou des sauvages ; ils voudraient renverser, détruire le catholicisme ; ils crient bien haut que c'en est fait du papisme ; ils répètent

aux pauvres sauvages que le *grand-chef* des catholiques est prisonnier et condamné à laver la vaisselle du roi Victor-Emmanuel. Mais qu'ils inventent mensonges sur mensonges, les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir contre l'Eglise de Jésus-Christ. Notre sainte religion est maintenant solidement implantée dans cette partie de l'Amérique ; le bon Dieu ne permettra pas que l'ennemi de tout bien détruise le bien opéré au milieu de tant de difficultés et de fatigues, pendant ces quarante dernières années. Si messieurs les ministres ne nous traitent pas toujours avec charité quand nous sommes absents, il faut leur rendre le témoignage qu'en face ils sont véritablement polis et même prévenants. Un de ces messieurs m'a même fait l'honneur de m'appeler son frère dans une circonstance solennelle, dans un meeting du bureau de santé, lors des désastres causés par la petite vérole. Le R. P. André partagea avec moi les honneurs de la susdite *fraternité*.

Pour soutenir nos missions, nous nous imposons bien des privations, nous nous livrons parfois à des travaux bien pénibles. Ainsi, il n'est pas rare de voir dans ce pays un prêtre, quelquefois même un évèque, une hache à la main, préparant le bois nécessaire pour une construction projetée. Il est bien moins rare encore de voir chaque année, en juillet, août et septembre, des Missionnaires travailler à charrier, à ramasser le foin nécessaire pour hiverner leurs précieuses bêtes à cornes ; et ici, vous le savez bien, l'hiver est affreusement long, affreusement rigoureux. J'ai connu tel Missionnaire qui du matin au soir fauchait comme un de nos paysans français ; j'ai connu tel autre Père obligé de faire du foin, non pas avec une faux, parce qu'il ne savait pas s'en servir, mais avec une faucille, ayant pour l'aider deux pauvres personnes aussi inexpérimentées que lui. Et pourtant il fallait que ce

pauvre père entreprît un tel ouvrage, sous peine d'exposer à une mort moralement certaine les quelques animaux qu'il possédait. En perdant ses bœufs, avec quoi aurait-il charrié du bois pour son hiver? avec quoi aurait-il confié à la terre, au printemps suivant, ses quelques boisseaux de pommes de terre, ses quelques minots d'orge?

Comme c'est Saint-Albert qui doit fournir les choses nécessaires aux missions environnantes, je suis obligé d'entreprendre chaque année des travaux considérables dans l'intérêt du vicariat. Il faut joindre l'office de Marthe à celui de Marie, et je vous assure que dans la position où je suis, ma vie est plus active que contemplative. Dans deux semaines, je vais entreprendre un travail dans lequel nous avons échoué une première fois. Il s'agit de faire marcher par l'eau un moulin à farine. Il y a deux ans, nous avions parfaitement réussi, quand une inondation est venue détruire, en quelques instants, le fruit de bien des sueurs, le fruit de bien des sacrifices. Après avoir cherché et cherché encore une place plus sûre, je crois avoir réussi à trouver ce que je désirais; dans quinze jours nous nous mettrons à l'œuvre. Que je serais heureux si je pouvais procurer un peu de pain à mes frères de la Siskatchewan!

J'aurais bien désiré, cher et Révérend Père, vous parler longuement aussi des Cris et des Pieds-Noirs. Je dois y renoncer pour aujourd'hui; il est minuit, et les lettres doivent partir à cinq heures du matin.

Veuillez communiquer cette lettre au R. P. Martinet. Puisse ce bon Père trouver, lui aussi, dans ces quelques lignes, l'expression de l'affection, je dirai toute filiale, que je lui garde. Je n'oublierai jamais la charité qu'en maintes circonstances il m'a témoignée, pendant les deux années de scolasticat que j'ai passées sous son autorité

paternelle. La crainte seule de lui être à charge m'a empêché d'entretenir avec lui une correspondance régulière. Quand on reçoit une lettre, on désire naturellement y répondre, et les occupations ne le permettent pas toujours; voilà pourquoi je me suis abstenu d'écrire, et j'ai renfermé dans mon cœur les sentiments pleins de respect et de reconnaissance que je conserve et conserverai toujours pour ceux qui m'ont dirigé et supporté avec tant de charité pendant mon noviciat et mon scolasticat.

Agréez, etc.

H. LEDUC, prêtre, O. M. I.

LETTRE DU R. P. LÉGEARD AU R. P. MARTINET, ASSISTANT, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

Mission Saint-Jean-Baptiste, île à la Crosse, 7 juin 1872.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Veuillez m'excuser si, jusqu'à présent, je ne vous ai envoyé aucun rapport sur notre mission de l'île à la Crosse. N'ayant reçu que l'hiver dernier les actes de notre Chapitre général de 1867, j'ignorais complétement l'obligation imposée par le Chapitre aux supérieurs locaux et aux directeurs de résidences. Aujourd'hui je vais essayer de réparer cette omission. Je ferai remonter ce petit rapport à l'automne de 1870, époque à laquelle j'ai été chargé de cette chère mission de l'île à la Crosse.

La communauté de l'île à la Crosse se composait alors de trois Pères, les RR. PP. MOULIN, LÉGEARD et LEGOFF, et des FF. DUBÉ et NEMOZ. Le R. P. LEGOFF, étant parti dès